



Joigny et ses Saints

par Bernard Fleury

En choisissant son nom, le nouveau pape en a étonné beaucoup. Personnellement, ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'aucun pape, jusqu'alors, n'ait choisi le nom du Poverello; sans doute, la simplicité n'était-elle pas, jusqu'alors, en phase avec les ors du Vatican, la recherche d'un certain décorum (rien n'est trop beau pour glorifier le Seigneur!) semblant être la règle depuis la Contre-Réforme. Le pape François a choisi de représenter le plus symbolique des saints pour magnifier la simplicité, l'humilité, une grande attention portée aux pauvres et, peut-être aussi, pour ouvrir le dialogue entre Catholiques et Musulmans, n'oublions pas l'entrevue de Damiette en 1219 entre François d'Assise et le sultan Al Kamil.

À Joigny aussi, saint François d'Assise a été à l'honneur. Il est l'un des nombreux saints rencontrés dans la ville: Joigny est l'une des rares villes à avoir une «rue des Saints», parallèle à la «rue des Juifs»! C'est l'occasion de revisiter Joigny et les traces de ses saints¹:

Saint Jean, le Baptiste, est le saint patron de la ville; ipso facto, la fête patronale a lieu le 24 juin, jour de la Saint-Jean. L'église, qui lui est dédiée, fut la chapelle du château; la porte de la citadelle (à gauche), la plus vieille, porte son nom; elle ouvre la ville sur la ruelle Haute Saint-Jean (à gauche), rejoignant la rivière par la ruelle Basse Saint-Jean, premier accès matérialisé de Joigny.

On le trouve aussi, avec son attribut, un agneau dans les bras, sur le poteau sculpté droit de la maison du prévôt des mariniers dans le bas de la rue

1. - Tous les saints rencontrés à Joigny ont fait l'objet d'innombrables publications. Nous ne pouvons pas en faire ici une bibliographie exhaustive; nous nous contentons d'indiquer les numéros de l'Écho de Joigny qui s'y rapportent. Certes, les saints à affinités locales sont ainsi privilégiés, mais tout bon moteur de recherche informatique peut donner toutes les références souhaitées.

du Loquet (à gauche), faisant le pendant à la statue de saint Nicolas, tout comme à la maison du Pilon, située sur la place du même nom, où il est représenté sur le poteau droit (au centre), symétriquement avec saint François, toujours avec son agneau sur le bras gauche.

Le Saint-Jean du poteau droit de la maison à-pans-de-bois du 17, rue Gabriel Cortel représente saint Jean l'Évangéliste (à droite). Il est symbolisé par son socle, un aigle, servant de lutrin, tenant dans ses serres un petit fût, une tige en vieux français, composant ainsi un véritable rébus : Saint Jean (L'aigle) porte la « tige » pour « Saint-Jean Porte Latine », rappelant la légende qui veut que l'apôtre Jean ait survécu au plongeon dans de l'huile bouillante, supplice que lui aurait fait subir l'empereur Domitien à la porte Latine de Rome.

La porte de l'église Saint-Jean est ornée de deux bas reliefs, qui pourraient être, à gauche, saint Jean Baptiste, le plus âgé, habillé de peaux de bêtes, à droite un personnage plus jeune, saint Jean l'Évangéliste ; cette double présence pourrait faire penser à une double dédicace de l'église.



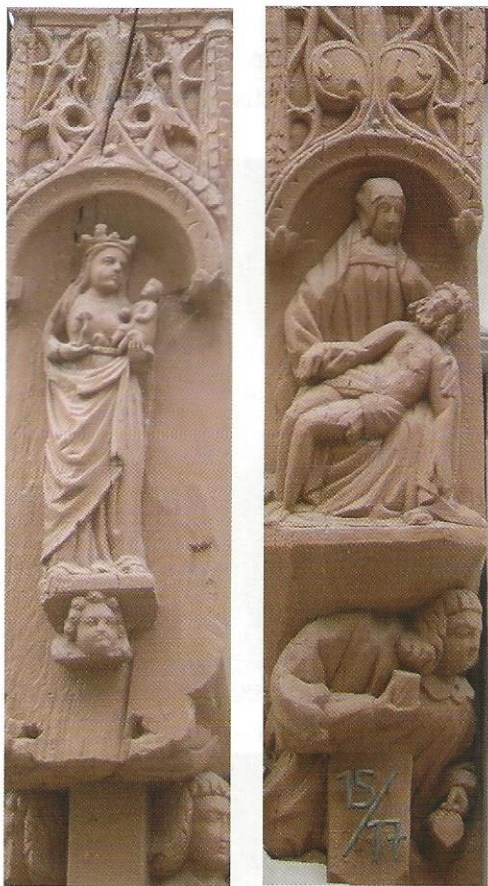
Sainte Marie, est, assurément, la plus représentée.

Une maison à-pan-de-bois de qualité lui est dédiée rue Bourg-le-Vicomte : la maison de l'Ave Maria



Malheureusement les sculptures des poteaux ont été abimées, notamment les visages, y compris le lys du poteau central, symbole de la pureté de la Vierge.

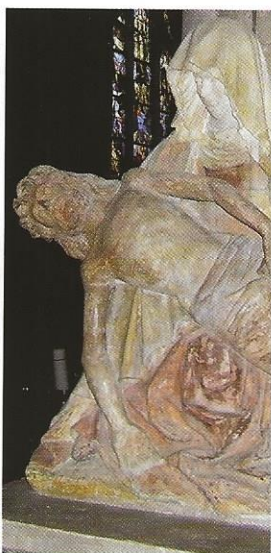
On retrouve la représentation de Marie sur le poteau gauche de la maison du bas de la rue Gabriel Cortel, au n°17, une Vierge à l'Enfant au regard tourné vers le poteau central représentant une pitié : certains voudraient y voir l'intention du sculpteur de montrer que la Vierge connaît le destin de l'Enfant !



L'église Saint-André, tout comme le prieuré clunisien fondé en 1080, était dédiée à Notre-Dame. Avec les habitations construites pour les ouvriers des moines au nord du prieuré, ce dernier constituait le bourg Notre-Dame. La congrégation Notre-Dame est devenue l'école Marcel Aymé. Il y a encore maintenant une rue Notre-Dame dans le quartier attribué maintenant à saint André.

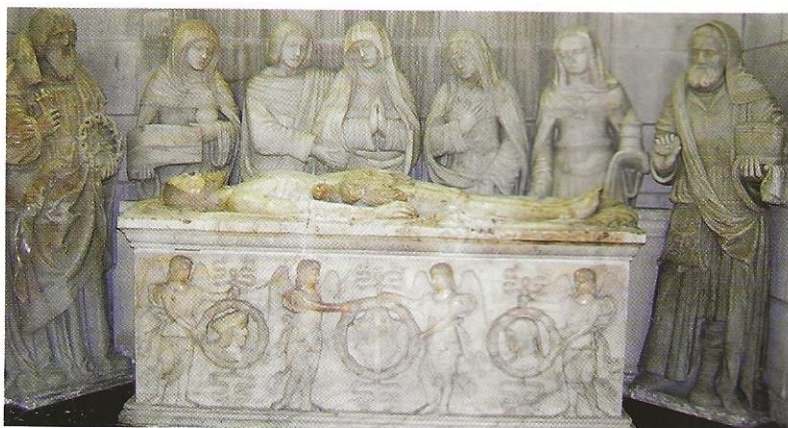
La statuaire de **Saint Thibault** comporte deux vierges à l'Enfant dont la fameuse Vierge au Sourire (à droite): la Vierge sourit à l'Enfant qui lui caresse la joue. Ces deux vierges sont attribuées à l'École champenoise du XIV^e siècle, dite de Mussy.

À Saint-André, on trouve une remarquable Notre-Dame de Mercy de l'École bourguignonne du XVI^e siècle (ci-dessous). Malheureusement la partie supérieure du corps de l'Enfant, fracturée, a disparu.



La pietà de **Saint André** (ci-contre) est sculptée dans une pierre polychrome. La tête fracturée a été remplacée récemment. Il y a d'autres pietà intéressantes à Saint-Thibault.

Mise au tombeau de l'église **Saint Jean** (*Écho* n°58). Derrière le gisant, la Vierge entourée, à sa droite, de Jean, l'apôtre préféré, et de sa mère, Marie Salomé, et de Marie Cléophas et Marie-Madeleine, à sa gauche. À la tête du Christ, Joseph d'Arimathe et, à ses pieds, Nicodème.



L'arbre de Jessé est l'arbre généalogique de Jésus de Nazareth et donc de sa mère.

Dans le livre d'Isaïe (11-1), on peut lire: «*Puis, un rameau sortira du tronc d'Isaïe (Jessé) et un rejeton sortira de ses racines*».

Un beau vitrail de Saint-André, daté de la fin du XVI^e siècle et restauré au XIX^e, lui est consacré.

Les différents personnages sont nommés dans des phylactères.

Au bas de la lancette centrale, du corps de Jessé endormi sort un tronc qui transperce sa tente pour rejoindre David jouant de la harpe, puis Josaphat et Manassé.

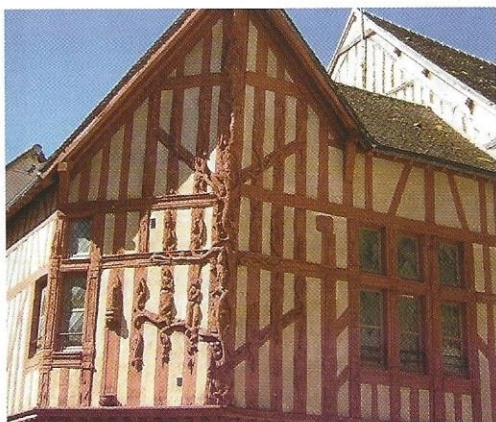
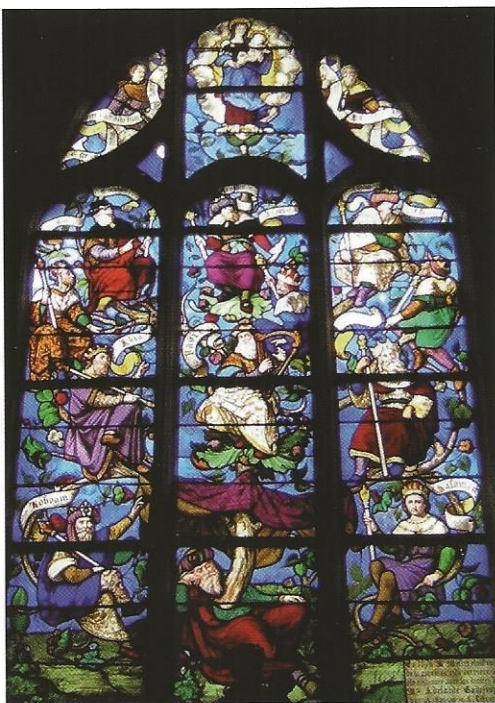
Dans la lancette de gauche, de bas en haut, Roboam indiquant David du doigt, puis Abias, Jonathan et Ezéchias.

Dans la lancette de droite: Salomon, au-dessus de lui Joram, puis Asa et enfin Abraham. Tous portent le sceptre royal. Dans le soufflet du haut la Vierge et l'Enfant, concluant la lignée des rois d'Israël.

Du magnifique arbre de Jessé de la maison à pans de bois éponyme, à l'angle des rues Gabriel Cortel et Montant-au-Palais, l'usure des sculptures ne permet pas de différencier les éléments, qui ne sont peut-être que stylisés.

La Congrégation Notre-Dame (*Écho* n^{os} 53, 55).

Philippe-Emmanuel de Gondi s'avise, au début du XVII^e siècle, de procurer aux jeunes filles la possibilité de recevoir un minimum d'instruction. Pour ce faire, il fait appel aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame de Saint-Mihiel, ordre enseignant fondé en Lorraine par Pierre Fourier en 1597. La construction débute en 1630, dans



le «bourg Notre-Dame», dans l'ancien quartier de Dilo. L'école restera en activité jusqu'à la Révolution. Vendu comme bien national, l'essentiel des bâtiments sera, plus tard, racheté par la municipalité pour y installer une école de garçons confiée, au début, aux frères des Écoles Chrétiennes. C'est maintenant une école primaire publique mixte. La chapelle de la congrégation était devenue palais de justice.

En haut, photo de l'école de la congrégation Notre-Dame, devenue école Marcel Aymé.

En bas, un tableau, dont la paroisse est dépositaire, représente saint Pierre Fourier montrant à la Vierge, dans les cieux, les sœurs de la Congrégation qu'il a consacrées. Derrière lui, certainement, son maître à penser, dont il avait repris la règle, saint Augustin d'Hippone, avec sa plume d'écrivain.

Ce tableau provient probablement de la congrégation Notre-Dame voisine. Lors de la réalisation du tableau, Pierre Fourier n'avait pas encore été canonisé.

Saint André, devenu patron de l'église Notre-Dame (*Écho* n° 55), avait donné son nom à la paroisse; la place Saint-André a été laïcisée en place de la République en 1880.

Disciple de Jean Baptiste, André est traditionnellement le premier à avoir suivi Jésus; c'est pour cette raison que la tradition ecclésiastique lui donne le titre de «Protoklite» ou «Premier appelé» (par le Seigneur).

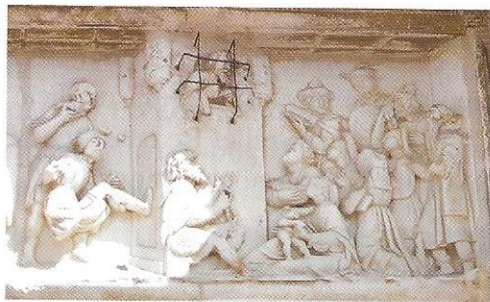


Lors de son périple d'évangélisation, il se trouve à Patras en 60, lorsqu'il fut arrêté par le proconsul, dont il venait de convertir l'épouse; condamné à choisir entre l'abjuration et le martyre, il refuse de renier sa foi et est supplicié.

Le linteau du porche de la tour de l'église, un haut-relief Renaissance de grande qualité, représente les phases essentielles de sa condamnation :

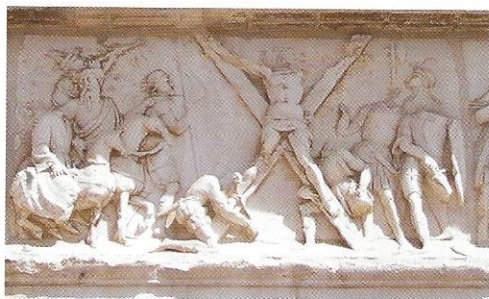


À gauche, son jugement, André est amené par des soldats devant le proconsul encadré par deux conseillers, dont l'un est coiffé d'un bonnet turc conique, l'autre d'un « bourrelet », souvent retrouvés dans l'iconographie de la Renaissance.



À droite, son emprisonnement derrière une grille métallique qui a résisté au temps.

On le voit prêchant à travers la grille de sa prison, à droite la foule l'écoulant, à gauche un gardien tape du pied dans la porte pour le faire taire !



Au centre, le martyre du saint sur la croix en X qui porte son nom.

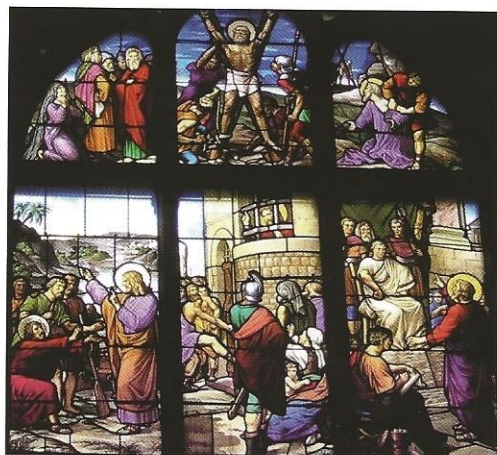


Sur la façade de la maison n°35 de la rue des Saints, une double niche, avec la statue de saint Thibault à gauche (Ouest) et celle de saint André à droite (Est), matérialisait la séparation des deux paroisses Saint-Thibault et Saint-André.

Un vitrail de l'église Saint-André reprend les mêmes épisodes de la vie

du saint que le haut-relief du linteau du porche, notamment celui de l'emprisonnement où l'on voit saint André prêcher à travers la fenêtre grillagée et le gardien tapant du pied contre la porte dans la lancette centrale ; dans la lancette de gauche, il prêche ; dans celle de droite, il est jugé par le proconsul ; dans le soufflet central en haut, il est crucifié.

À part les soldats et quelques femmes, les personnages ne sont plus coiffés ; le vitrail est du XIX^e siècle.



Rappelons que Jean Sans Peur plaça la Bourgogne sous son patronage et que la croix de Saint-André ornait le drapeau des armées bourguignonnes.

L'église **Saint Thibault** a été baptisée ainsi pour commémorer le dernier arrêt des cendres du saint rapatriées d'Italie à Sens par son frère, l'abbé de Sainte-Colombe. Elles y auraient séjourné une nuit avant leur arrivée à destination. À ce moment-là, l'église n'était qu'une chapelle dans les vignes (sans doute celle attribuée alors à St-Martin). La paroisse éponyme était la plus grande de la ville.



Thibault de Provins (1039-1066), 150 ans avant François d'Assise, était aussi un fils d'une riche famille noble, les comtes de Champagne; il abandonna toutes ses richesses pour mener dans le dénuement le plus complet une vie d'ascèse et de pauvreté. Sa statue équestre, attribuée à Jean de Joigny, située au-dessus du porche latéral de l'église, le montre brillant durant sa jeunesse dorée. Une statue de même style est érigée au sommet de la tour-clocher. Notons que la statue le représentant dans la niche du n° 35 de la rue des Saints est quasi identique.

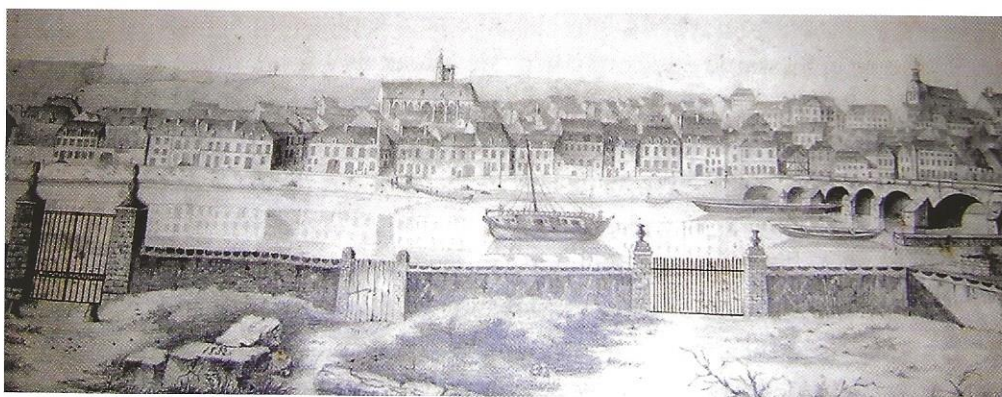
Vitrail de l'église Saint-Thibault, montrant le saint quittant le château de Provins dans la lancette de gauche; dans la lancette centrale, il travaille dur; à droite, il est ordonné prêtre. Dans le soufflet supérieur central, non représenté ici, l'arrivée de la châsse dorée contenant les cendres du saint à Joigny.





Saint Nicolas de Myre, né vers 260, serait décédé le 6 décembre 343. Selon la légende, il aurait ressuscité trois enfants tués par un boucher. Les miracles qu'on lui attribue sont si nombreux qu'en conséquence, il est le saint-patron de nombreuses corporations ou groupes tels que les enfants, les navigateurs, les prisonniers, les avocats ou les célibataires !

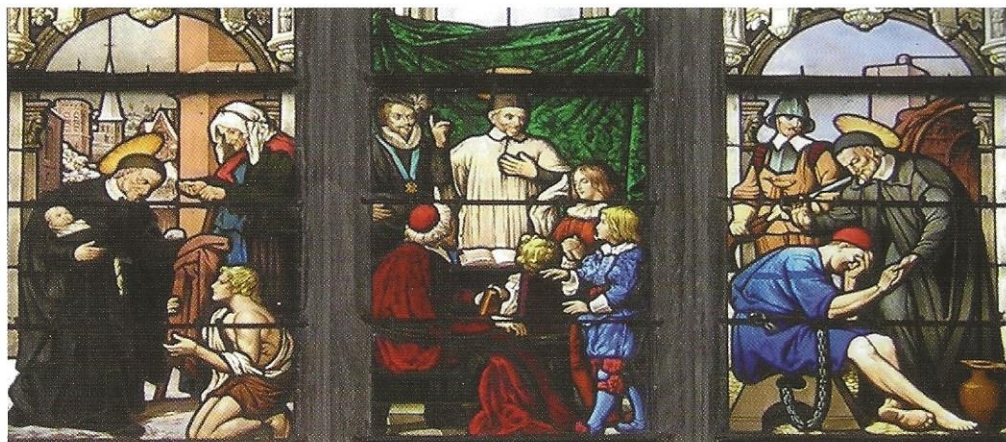
La maison du n° 1 de la rue du Loquet, où il est représenté sur un poteau sculpté à son effigie avec sa mitre, sa crosse et, à ses pieds, trois petits enfants dans un baquet, aurait été celle du prévôt des mariniers, d'autres disent du prévôt des marchands.



Le quai, le port et le pont Saint-Nicolas. Gravure de Victor Petit

Le pont de Joigny porte son nom. Le quai du Maréchal Leclerc, avant d'être nommé Quai de Paris, s'était appelé Quai Saint-Nicolas, de même que le port aux vins et aux coches d'eau.

Saint Vincent de Paul (1581-1660) séjourne à plusieurs reprises à Joigny entre 1618 et 1628, alors qu'il est précepteur des enfants du comte de Joigny, Philippe-Emmanuel de Gondi, et de son épouse, Françoise-Marguerite de Silly (*Écho* n°9, 35, 55). Celle-ci entretient une véritable complicité avec Vincent Depaul, comme il signe lui-même. Très sensible à la pauvreté, c'est grâce aux dons de ses bienfaiteurs qu'il crée, à Joigny, la deuxième association des Servantes des Pauvres ou association de Charité, précurseur des Filles de la Charité, devenues Filles de Saint-Vincent de Paul, et la maison de Charité, qui fusionne avec l'hôtel-Dieu Notre-Dame des Porcher pour s'installer à l'hôtel-Dieu Saint-Antoine en 1695.



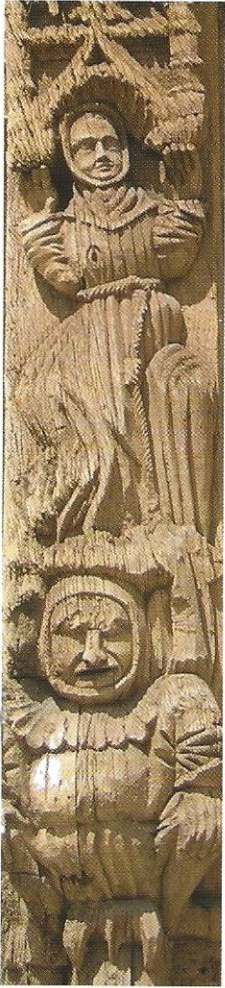
Un vitrail de l'église Saint-Thibault retrace les rôles essentiels du saint au service des Gondi :

- à gauche, son attention aux pauvres,
- au centre, Vincent de Paul précepteur des enfants de la famille Gondi,
- à droite, une scène le représente dans sa charge d'aumônier des galères que lui avait confiée Philippe-Emmanuel de Gondi, général des Galères de France.

L'église Saint-Vincent-de-Paul, dernière église construite à Joigny dans le quartier neuf de la Madeleine, lui a été consacrée.



Saint François d'Assise (1181-1226) n'a pas de rapport direct avec Joigny, mais le cardinal Pierre de Gondi, devenu comte de Joigny, transfère, en 1609, la Maladrerie Saint-Jacques à Épizy pour installer à sa place un prieuré de Capucins; cet ordre, encore appelé Frères Mineurs a été fondé par des moines de l'obédience franciscaine voulant retrouver la rigueur primitive de François d'Assise.



La maison du Pilon que construit Martin Lebœuf après l'incendie de 1530 est placée sous la protection de sainte Barbe pour la protéger des incendies et de saint Jean Baptiste, patron de la ville, mais aussi de François d'Assise (Poteau sculpté à gauche avec pour socle Gonthier le Bossu) afin de marquer son humilité et son attention aux pauvres et de sainte Claire, sa disciple, première adepte du Privilège de Pauvreté.

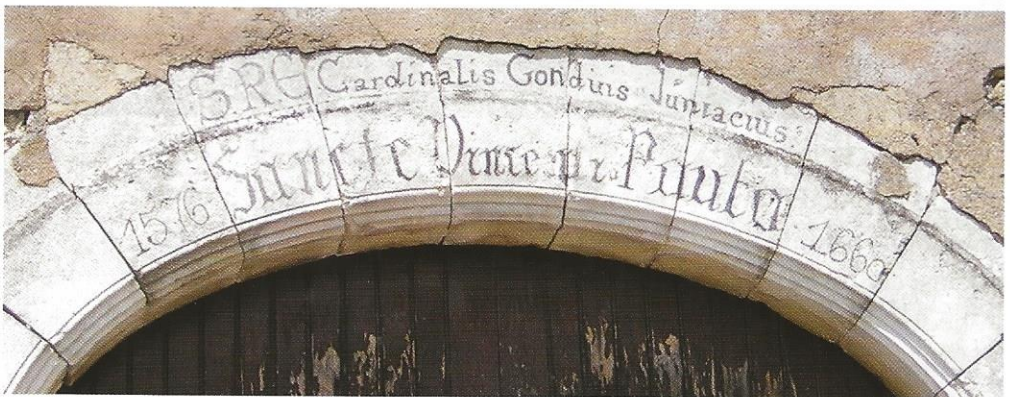
François est représenté ceint de la corde, qui valut aux Franciscains leur autre nom de Cordeliers.

La maison de Martin Lebœuf a probablement été construite dans la deuxième partie du XVI^e siècle, donc bien avant que le cardinal Pierre de Gondi ne fonde le prieuré des Capucins.

La statuette contemporaine de saint François ci-dessus se trouve dans la signalétique installée récemment place Saint-Thibault. Pourquoi a-t-elle été choisie et placée à cet endroit ? En tout cas, sa délicate élégance un peu naïve nous a séduit. Elle ressemble beaucoup au bas-relief du poteau sculpté de la maison du Pilon.



Le portail monumental (ci-dessous son fronton) subsistant du prieuré des Capucins rappelle sa fondation par le cardinal Pierre de Gondi, comte de Joigny, mais, paradoxalement, si l'inscription de son fronton rappelle bien la mémoire du cardinal (*Cardinalis Gondicus Juniacus*), il y est mentionné, non pas saint François, mais Saint Vincent de Paul, *Sancte Vincente di Paulo* !

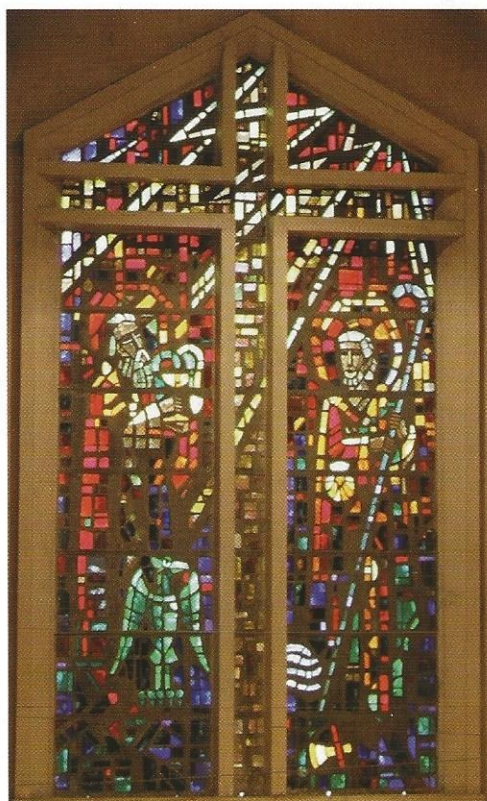


Saint Jacques le Majeur, fils de Zébédée et de Marie Salomé, est l'un des premiers à avoir suivi le Christ. Bien que décapité à Jérusalem, sa dépouille s'est miraculeusement retrouvée à Compostelle. On ne le retrouve ni dans l'iconographie des maisons à pans de bois, ni dans les vitraux des églises, mais seulement sur un vitrail récent du collège Saint-Jacques où il est en compagnie de son frère Jean. Il a, pourtant, toujours été très présent à Joigny :

La maladrerie, précédant le prieuré des Capucins, portait son nom de même qu'une des rues principales de Joigny, qui prenait naissance à la porte Saint-Jacques, l'une « *des plus belles du royaume* » après sa reconstruction à la suite de l'incendie de 1530 (gravure du haut). Hélas, elle a été détruite pour construire le théâtre en 1824 (carte postale ci-dessus).

La rue Saint-Jacques existe toujours. La maladrerie Saint-Jacques, devenue prieuré des Capucins, puis quartier de cavalerie, a fait place au petit séminaire transformé en collège Saint-Jacques, dont la chapelle est ornée d'un beau vitrail moderne (ci-contre), représentant saint Jacques, sa coquille et son bâton de pèlerin, accompagné de son frère Jean l'Évangéliste et son attribut, l'aigle.

Le faubourg Saint-Jacques a gardé son nom. Il existe aussi un bois de Saint-Jacques dans la forêt d'Othe qui appartenait à l'hôtel-Dieu Saint-Antoine. Enfin, il y a la côte Saint-Jacques, avec son fameux vignoble ; elle a donné son nom à un célèbre restaurant de la ville.



Sainte Madeleine-Sophie Barat ne doit pas être oubliée ; c'est la seule sainte originaire de Joigny. Certes, c'est une sainte des temps modernes : Elle ne s'est pas confite dans l'état de pauvreté à l'instar de Thibault ou François, ou encore de Vincent Depaul, mais son obstination à vouloir apporter aux jeunes filles le savoir et l'éducation en fondant la Société du Sacré Cœur de Jésus mérite bien qu'on s'attarde un peu pour écouter son message.



Sa mémoire est transmise par de nombreuses études, notamment dans les *Échos de Joigny* n^{os} 17, 18, 54, 60, 69, et, matériellement, par sa maison natale, bien sûr, mais aussi, par la communauté des religieuses du Sacré-Cœur de Jésus (RSCJ), qui la fait vivre, et encore, par deux vitraux de l'église Saint-Thibault qui lui sont consacrés :

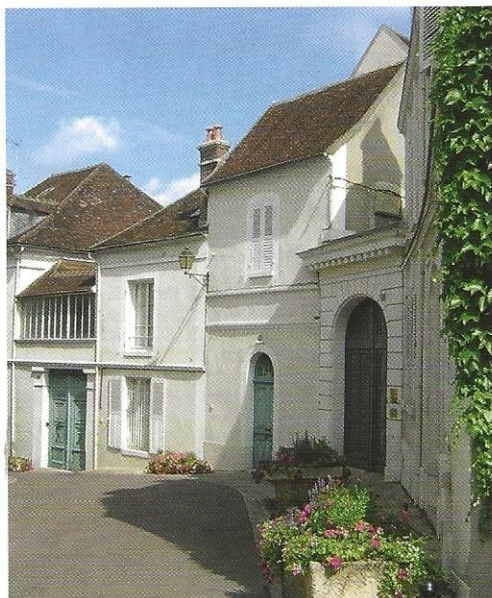


Le plus beau, dans la chapelle sud, est reproduit ci-contre, avec, à gauche, son baptême et, à droite, sa première communion.

L'autre vitrail de la chapelle nord la représente au temps de son activité.

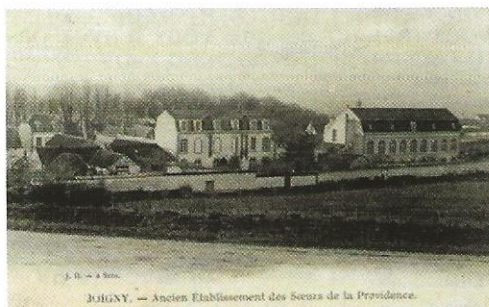
Deux autres saintes sont devenues les patronnes d'établissements scolaires féminins de Joigny.

Sainte Alpais de Cudot, miraculeusement guérie de la lèpre après une apparition de la Vierge, était très consultée, y compris par les grands de ce monde, comme Alix de Champagne, mère de Philippe Auguste. Elle est connue pour avoir survécu 40 ans nourrie de la seule hostie. Elle est maintenant

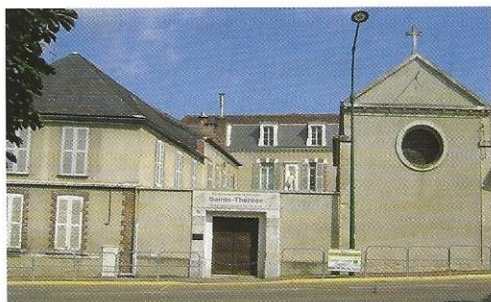


patronne des astronautes, car dans ses extases, elle voyait la terre comme une boule ronde au milieu d'un océan d'azur. Sainte Alpais a été choisie pour présider aux destinées de l'Institut Normal de jeunes filles, installé aux n°s 43, 45 et 47 rue Montant-au-Palais (ci-contre), dès la fin du XIX^e siècle (*Écho* n° 72). Cet institut restera actif pendant un demi-siècle. La résidence, qui l'a remplacé en partie, en a repris le nom.

Sainte Thérèse de Lisieux est connue pour la théologie de la « *sain-teté par la petite voie* ». Jean-Paul II l'a proclamée 33^e Docteur de l'Église, comme l'avait été, la première femme, sainte Thérèse d'Avila, grande réformatrice du Carmel.

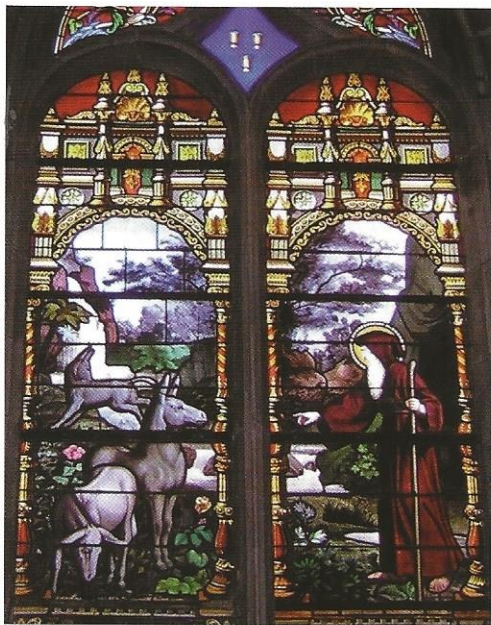
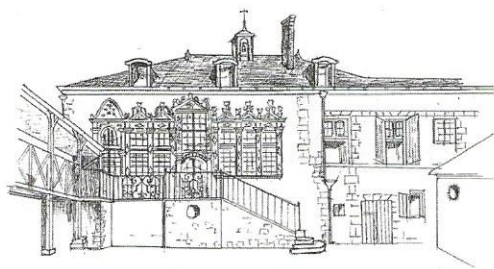


Le cours Sainte-Thérèse (ci-contre) a été greffé sur l'orphelinat dirigé par les sœurs dominicaines de la Présentation de Tours, appelées, ci-dessus sur la carte postale, sœurs de la Providence (pourquoi?), installées à Joigny par contrat avec l'hôpital-hospice. Le cours Sainte-Thérèse a été créé en 1947, lors de la dissolution de l'Institut Sainte-Alpais pour en recueillir ses élèves. Il est maintenant rattaché à l'ensemble scolaire Saint-Jacques.



D'autres saints ont été les patrons d'établissements jovinien disparus :

Saint Antoine le Grand est le patron de l'hôtel-Dieu construit par les bourgeois et le comte de Joigny pour faire face aux maladies épidémiques ; après avoir été transformé en collège, l'hôtel-Dieu est maintenant école de musique.



Le nom du saint lui a probablement été attribué à cause du feu de Saint-Antoine ou mal des Ardents, que l'on sait maintenant être l'ergotisme, maladie due à l'ergot de seigle, mais qu'à l'époque on prenait volontiers pour une forme de peste.

Un vitrail de l'église Saint-Thibault est consacré à saint Antoine le Grand.

Selon la légende, dans le « désert », le saint cultivait des plantes pour sa nourriture que des animaux sauvages venaient détruire ; il les chassa en les interpellant « Pourquoi venez-vous manger ce que vous n'avez pas semé ? ».

Une véritable parabole en a été tirée. Les animaux sont trois onagres, des ânes sauvages, dont les réactions sont différentes à l'invective d'Antoine :

- Le premier envoie une ruade de refus, c'est le mécréant.
- Le deuxième le nargue avec arrogance, c'est le pharisien.
- Le troisième baisse la tête en soumission et regrette sa faute, c'est le converti fidèle.

Le soufflet en losange surmontant les lancettes contient les armes des donateurs descendants des Davier : « *Trois gerbes d'or sur lit d'azur* ».

Saint -Thomas était le nom de la commanderie hospitalière installée au-delà du pont au sud de la rivière (*Écho de Joigny* n°57). Elle a probablement été nommée ainsi en l'honneur du seul des douze apôtres qui demanda à toucher les stigmates du Christ.

Le seul vestige, qui en reste, est la «ferme», appelée La Commanderie, profondément remaniée au XIX^e siècle; elle est située au bout de l'avenue Gambetta au n° 47.

Il y avait aussi, à Joigny, la commanderie templière de La Madeleine. Elle se situait à l'est de la ville à peu près là où se trouve l'actuel lycée Louis-Davies. Elle a été rattachée à la commanderie Saint-Thomas après la dissolution du Temple.

Quant à l'hôpital, que la comtesse Jeanne fonda en 1330 dans le faubourg-lez-le-Pont (actuellement avenue Gambetta), il était dédié à Tous les Saints !

Le poteau sculpté de la maison du n° 3 rue Henri Bonnerot, représenterait saint Germain d'Auxerre.

Que tient-il par la main ? Un animal ? Lequel ?

Quel est le personnage servant de socle ?

Certains veulent y voir l'un de ses miracles: il aurait guéri une jeune fille aux mains paralysées !





On retrouve enfin deux autres saints majeurs sur les poteaux des maisons à pans de bois :

Saint Pierre et sa clef sur le poteau central de la maison du prévôt des mariniers (voir plus haut) entre saint Nicolas et saint Jean.

Il s'agit bien de saint Pierre tenant la clef dans la main droite, mais que porte-t-il dans la gauche, ce pourrait être un livre, mais que représente l'objet au-dessus ?

Les toiles d'araignées sont modernes !

On le trouve aussi dans un vitrail de Saint-Thibault.

Dans cette église, beaucoup d'autres saints sont mis à l'honneur dans les nombreux vitraux : saint Jean, saint Joseph, sainte Eugénie, sainte Geneviève, sainte Claire, sainte Monique, sainte Thérèse, sainte Bernadette, saint Augustin, saint Vincent, saint Urbain. Marguerite Prinnet en a fait une étude complète dans *l'Écho de Joigny* n° 45.

Saint Martin est représenté sur le poteau central de la maison du Pilori entre saint François, à gauche, et saint Jean Baptiste, à droite. Il est le patron du bâtisseur de la maison, Martin Lebœuf, comme inscrit sur le phylactère qui surmonte l'écusson de ses armes au petit bœuf, portées par un ange en guise de socle.

Saint Martin est à cheval, comme le veut la tradition, il tient à la main l'épée avec laquelle il coupe son manteau pour en donner une partie à un mendiant nu.

En guise de conclusion, précisons d'abord que cette étude ne se veut en aucun cas une hagiographie, pas même une légende, dans le sens latin du terme *legenda*, ce qu'on peut lire, dire à propos des saints. Nous n'avons fait qu'effleurer la vie des personnages rencontrés, nous contentant de l'essentiel pour les situer et les différencier d'autres saints de même nom ; cette étude est avant tout une iconographie commentée.²

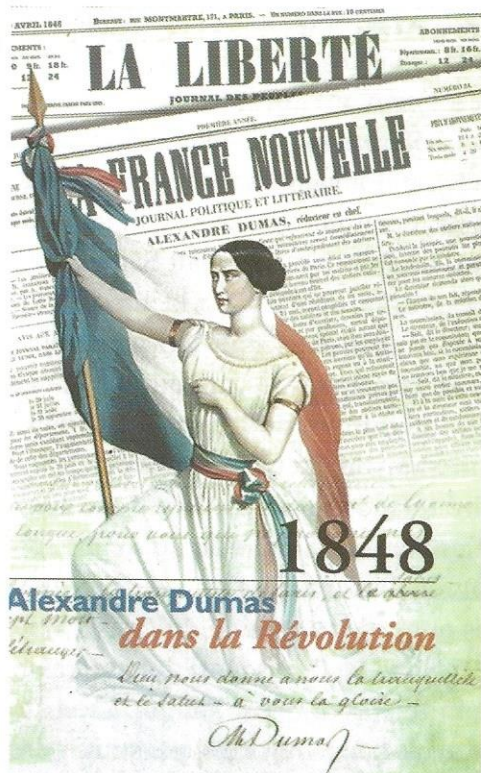


2. - Les photographies illustrant cet article ont toutes été faites par l'auteur, sauf celle du vitrail de la chapelle du collège Saint-Jacques, qui est due au père Yvan Roulior. Il nous a fait redécouvrir aussi le tableau Saint-Pierre-Fourier. Qu'il en soit remercié ; pour son expertise hagiographique aussi.

Comme nous l'avons dit en préambule, nous avons remarqué que saint François, choisi comme patron par le nouveau pape, avait été à l'honneur dans notre ville ; par association d'idées, nous avons pris le parti de faire l'inventaire des principales représentations des saints rencontrés à Joigny. Pour cela, nous en avons cherché les traces sur les sculptures des maisons à pans de bois, que nous avons privilégiées, la statuaire et les vitraux de nos églises, ainsi qu'à travers la toponymie, les noms des lieux, bien sûr, mais aussi des édifices. Pour ce qui concerne les vitraux, nous avons représenté seulement les saints patronnant des constructions religieuses ou civiles ou des rues. Les nombreux et très beaux vitraux de Saint-Thibault et de Saint-André, pour beaucoup, n'ont pas d'autre rapport avec la ville que leur existence propre, qui, le plus souvent, est due aux donateurs qui voulaient ainsi honorer leur propre saint-patron.

À notre grand étonnement, sans être exhaustif, nous sommes arrivé au chiffre important de seize ! - dix sept, si on ajoute saint Vincent, dont une statue orne l'église Saint-André et dont le nom a récemment été attribué à une petite rue dans la ville ; si l'on tenait compte des saints présents sur les vitraux de Saint-Thibault et Saint-André, et du tableau Saint-Pierre-Fourier, il faudrait en ajouter douze autres. À l'évidence, c'est beaucoup. Certes, la ville actuelle a été fondée au début du Moyen-Âge, une période particulièrement religieuse, qui vit la construction de la plupart des cathédrales. Les trois églises du vieux Joigny sont à peu près de cette période, mais elles ont été restaurées après l'incendie de 1530 pour Saint-Jean et Saint-Thibault, tandis que Notre-Dame, rebaptisée Saint-André quand elle est devenue église paroissiale, a été aussi beaucoup modifiée. Les maisons à pans de bois construites au XVI^e siècle, les vitraux des églises, pour la plupart créés ou restaurés aux XIX^e et XX^e siècles, la statuaire, ainsi que les noms de rues et d'édifices sont des témoins vivants de l'histoire de notre ville. Nous espérons ainsi donner envie à nos lecteurs de les revoir et reconnaître, in fine avec nous, l'importance des racines chrétiennes de Joigny. Certes, il y avait beaucoup de superstition dans la recherche de la protection des nombreux saints, qui avaient chacun leur spécialité bien définie, mais c'est ainsi que s'établissent les bases d'une culture.





Extrait de la couverture du numéro 25 des Cahiers Dumas, 1998, numéro intitulé « 1848 : Alexandre Dumas dans la Révolution » (Rachel chantant la Marseillaise).

Alexandre Dumas candidat - malheureux - aux élections législatives de 1848 dans l'Yonne

par Bernard Richard

Le numéro 60 de *L'Écho de Joigny*, de 2003, consacrait une page au passage d'Alexandre Dumas à Joigny en mai 1848 pour sa campagne électorale, pour une élection législative partielle, et rappelait que, sur le pont franchissant l'Yonne, le romancier avait failli jeter un contradicteur à l'eau.

Un contact pris avec Claude Schopp, président de l'association des amis d'Alexandre Dumas, a permis de connaître plus largement la bibliographie utile, en particulier les deux écrits consacrés aux trois campagnes électorales successives du romancier dans le département de l'Yonne, en mai-juin, septembre et novembre 1848, dont l'introuvable n°25 des *Cahiers Alexandre Dumas*, de 1998¹. Voici donc un article qui doit tout ou presque à Claude Schopp.

Dumas s'est passionné momentanément pour la politique en 1848 comme il l'avait fait en juillet 1830. Cependant ses trois vraies passions restent la littérature, les femmes et les voyages. Ses emballements pour la politique sont éphémères.

En février 1848, il plante un arbre de la liberté devant son théâtre à Paris, le *Théâtre Historique* – qui fera bientôt faillite (il a fonctionné de février 1847 à octobre 1850); il en plante un aussi à Saint-Germain-en-Laye, où il réside et où il est commandant de la Garde Nationale locale, à la tête de 730 hommes

1. – La bibliographie principale: deux études de Claude Schopp, «Journal de campagnes. Alexandre Dumas candidat dans l'Yonne», p. 51-66 du *Bulletin de la Société d'histoire de la Révolution de 1848 et des Révolutions du XIX^e siècle*, 1987, et les *Cahiers Alexandre Dumas* n°25 de 1998, numéro spécial intitulé «1848: Alexandre Dumas dans la Révolution» qui comprend en outre de nombreux écrits de Dumas; le *Dictionnaire Dumas* de Claude Schopp, CNRS Éditions 2009; Henri Clouard, *Alexandre Dumas*, éd. Albin Michel, 1955, bibliographie toujours utile (en particulier pour son chap. XX intitulé «L'homme politique»). En revanche Denis Martin, dans son récent ouvrage, *L'Yonne sous la Deuxième République* (Les Cahiers d'Adiamos 89, n°7, 290 p., Auxerre, 2012), trace bien le cadre politique local et général mais ne mentionne pas les candidatures de notre illustre écrivain.

auxquels il avait proposé aux tout débuts de la révolution de Février de marcher sur Paris pour prêter main forte au peuple soulevé mais qui avaient prudemment refusé de sortir de leur calme petite ville et de suivre leur chef téméraire. En avril 48, il se présente pour l'élection à l'Assemblée nationale constituante à Paris et dans le département de Seine-et-Oise, dont fait partie Saint-Germain-en-Laye. En fait à Paris il retire bientôt sa candidature devant celle de son ami Victor Hugo qu'il admire tant, mais il se maintient en Seine-et-Oise où il n'obtient que très peu de voix, par exemple 226 voix dans le canton de Saint-Germain sur 3869 votants et 3 voix dans celui de Dourdan... Le dernier des 12 élus de Seine-et-Oise a eu plus de 34 000 voix, très loin devant ses quelques centaines.

Dumas ne se désespère pas. Il estime toujours que les écrivains doivent disposer d'une représentation nourrie à l'Assemblée, pour défendre leurs intérêts et faire briller la tribune.

Comme divers candidats ont été élus chacun dans plusieurs circonscriptions (ce système ne disparaît qu'en 1888, pour interdire au général Boulanger de jouer sur ces candidatures et élections à répétition), on organise en juin 48 des élections complémentaires; Dumas envisage d'abord de se présenter en Gironde, mais renonce parce que s'y présentent deux candidats de poids qui sont en outre de ses amis, Adolphe Thiers et le grand journaliste parisien Émile de Girardin.

Alors il se reporte sur l'Yonne où ont été élus en avril l'avocat auxerrois Alexandre Marie, ministre du travail, et le conseiller d'État Louis de Cormenin, chacun choisissant de représenter un autre département qui l'avait élu également.

Alexandre Dumas explique plus tard dans *Histoire de mes bêtes* (1868), ouvrage rempli de digressions, pourquoi il avait choisi l'Yonne mais aussi pourquoi il y avait échoué :

« Un jeune homme à la famille duquel j'ai rendu quelques services et qui avait des relations, disait-il, dans la Basse-Bourgogne, m'assura que, si je me présentais dans le département de l'Yonne, je ne pouvais manquer d'être élu... Soit naïf, soit amour-propre, je me figurais être assez connu, même dans le département de l'Yonne, pour l'emporter sur les concurrents qu'on pouvait m'opposer. Pauvre naïf ! J'oubliais que chaque département tient à avoir des hommes de la localité [en italiques dans le texte], comme on dit, et que ma localité à moi, c'était le département de l'Aisne [il est natif de Villers-Cotterêts où il a passé toute son enfance, où habite encore sa mère et où il a quelques amis et relations]. Aussi, à peine eussé-je mis le pied dans le département de

l'Yonne que les journaux de toutes les localités se soulevèrent contre moi. Que venais-je faire dans le département de l'Yonne? Étais-je Bourguignon? Étais-je marchand de vins? Avais-je des vignes? Avais-je étudié la question vinicole? Étais-je membre de la Société Œnophile? Je n'avais donc pas de département? J'étais un bâtard politique; j'étais un agent de la régence orléaniste [c'est-à-dire favorable au comte de Paris, prétendant au trône de roi des Français, petit-fils et héritier de Louis-Philippe qu'on venait de chasser].²

On ignore tout de ce jeune homme qui introduisit Dumas dans l'Yonne et de sa famille car Dumas n'en dit pas plus.

En revanche on sait que ses campagnes électorales lui ont permis de se faire quelques nouveaux amis dans le département, en particulier un notaire de Saint-Bris-le-Vineux, Louis Charpillon, natif de Tannerre-en-Puisaye, marié à une dame de Saint-Florentin et qui devient un de ses partisans et amis : Dumas vient souvent chasser sur ses terres de Saint-Bris, lui emprunte souvent de l'argent et, en échange l'invite aux premières de ses pièces à Paris. Louis Charpillon devient encore son principal notaire et, plus tard, son légataire universel. Devenu veuf, ce Charpillon avait épousé en 1857 une Marie Catherine Deschamps native de Clamecy qui est dite dans une note conservée aux archives départementales de l'Eure « *filles naturelle d'Alexandre Dumas* », donc Charpillon est devenu gendre de Dumas et « demi-beau-frère » d'Alexandre Dumas-fils.³

La première campagne électorale de Dumas dans l'Yonne est aussi pittoresque et farfelue que le romancier ou ses héros.

En Seine-et-Oise, en avril 48, il s'était vanté d'avoir, par ses 400 romans et ses 35 pièces de théâtre, donné du travail depuis vingt ans en moyenne à 2160 personnes et il avait publié le détail des bénéficiaires, aussi fantaisiste que précis, profession par profession ; il s'y vantait encore d'avoir versé un total de plus de 11 millions de francs grâce à ses livres, et de plus de 6 millions de francs grâce à ses œuvres dramatiques et donnait là encore le détail⁴. Il ressort ces chiffres pour l'Yonne en juin 1848 et les fait publier dans la presse locale. En fait en Seine-et-Oise, il avait été desservi surtout par sa vie dissipée, ses surabondantes maîtresses, ses généreux banquets, les dettes qu'il avait multipliées à toute occasion et surtout pour la construction de sa folie de *Monte-Cristo*, un petit

2. – A. Dumas, *Histoire de mes bêtes*, p. 232 et suivantes, 2^{de} édition, Michel Lévy, 1868, repris dans « Journal de campagnes », *op. cit. supra*, p. 54.

3. – Claude Schopp, *Dictionnaire Dumas*, CNRS Éditions, 2009, qui donne maints autres détails sur le personnage né le 17 avril 1818 à Tannerre-en-Puisaye, mort à Domécourt-sur-Cure le 20 août 1894, clerc de notaire puis notaire (1843) à Saint-Bris-le-Vineux, enfin juge de paix à Gisors (Eure) à partir de 1865.

4. – *Cahiers Alexandre Dumas* n° 25, p. 332-333, et Henri Clouard, *op. cit.* note 1, p. 375-376

château au style éclectique : on a dit de lui qu'il était généreux avec tout le monde sauf avec ses créanciers, qu'il ne payait jamais (plus tard son fils dira : « *Mon père, c'est un enfant que j'ai eu quand j'étais tout petit !* »). Pourtant, pour se refaire une réputation d'honorabilité, il avait fait publier une lettre « *aux curés de Paris* », sorte de profession de foi religieuse où l'on trouvait en particulier :

« *Si parmi les écrivains modernes il est un homme qui a défendu le spiritualisme [pas le spiritisme, car il est très connu aussi qu'il fait tourner et parler les tables, tout comme son ami Victor Hugo], proclamé l'âme immortelle, exalté la religion chrétienne, vous me rendrez justice de dire que c'est moi.*

Aujourd'hui, je viens me proposer comme candidat à l'Assemblée nationale. J'y demanderai le respect pour toutes les choses saintes : la religion a toujours été pour moi au premier rang (...) Je crois qu'un peuple qui saura allier la liberté et la religion sera le premier des peuples ; je crois enfin que nous serons ce peuple-là...

Je vous salue avec l'amour d'un frère et l'humilité d'un chrétien » [même si l'humilité n'a jamais été une vertu majeure chez Alexandre Dumas, toujours glorieusement vantard].⁵

Cette profession de foi, bien dans l'air du temps (l'éphémère « idylle de l'Église et de la République »), convaincra au moins un curé dans l'Yonne, curé qui fera voter ses ouailles pour lui, mais est-elle crédible ? Paroles de candidat !

Il publie divers articles dans la presse locale, comme par exemple cet article dans *Le Tonnerrois* du 20 juin 1848 dans lequel il se compare rien de moins qu'à Mirabeau « *prompt à l'attaque, âpre à la défense, toujours prêt à défendre une chose noble, toujours prêt à attaquer une chose honteuse* », mais il avoue aussi qu'il connaît peu les choses locales :

« *S'il est des questions locales que j'ignore, et celles-là, vous l'avez dit, je les étudierai en venant sur le terrain, une fois, deux fois, dix fois ; s'il est, dis-je, quelques questions locales que j'ignore, je connais assez profondément toutes les questions sociales et toutes les questions étrangères, c'est-à-dire la politique intérieure et extérieure* »⁶. Proclamation en forme d'aveu qui le desservira fort.

Enfin, dans le même texte il se présente comme doté d'une intelligence hors du commun :

« *Je ne reconnais de supériorité que celle de l'intelligence. Sous ce point de vue, je m'incline devant deux hommes : Lamartine, Hugo. Avec tous les autres, j'ai la prétention de marcher au moins de pair.* »

5. – *Idem, ibidem*, p. 338, reproduisant un article publié début juin dans le journal parisien *Le Représentant du Peuple* cité aussi par Henri Clouard, *op. cit.* en note 1, p. 377.

6. – *Idem, ibidem*, p. 321.

Sa première arrivée dans l'Yonne, à Sens, est racontée par un autre jeune homme, identifié quant à lui ou du moins nommé, un certain *Monsieur du Chauffault* qui, faisant restaurer sa maison à quelques lieues de Sens, dormait tranquillement à l'hôtel de l'Écu, en juin 48, et il raconte comment il devint, lui aussi, ami d'Alexandre Dumas :

« Sans qu'on eût frappé, la porte s'ouvrit violemment, et quelque chose comme un grand colosse noir se dressa devant moi. J'avais un pistolet à portée de la main, et je tentais de l'atteindre quand le monstre parla.

« N'ayez pas peur, je suis Alexandre Dumas. On m'a dit que vous étiez un bon garçon et je viens vous demander un service. »

Je n'aurais jamais vu Dumas, mais, d'après un portrait de lui, je le reconnus aussitôt.

« Vous m'avez souvent amusé mais j'avoue qu'aujourd'hui vous m'avez fait peur. Que voulez-vous, au nom du ciel, à cette heure indue ?

- J'ai couché ici, me répondit-il ; j'ai débarqué à minuit, et je pars à l'instant pour Joigny pour assister à une réunion électorale. Je me présente dans votre département » [à minuit, il sortait de sa première réunion électorale, à Sens où, raconte-t-il par ailleurs, parmi onze cent cinquante assistants à son meeting, il y avait trois opposants qu'il avait terrassés au bout d'une heure de lutte et qu'alors « deux mille mains battaient, étouffant deux ou trois rugissements ».]⁷

Du Chauffault poursuit :

« Je sautais au bas du lit, Dumas me tendit mon pantalon et, comme je prenais mes bottes :

« Oh ! Pendant que j'y pense, je suis venu vous demander une paire de bottes. En sautant en voiture, l'une des miennes s'est complètement détériorée, et il n'y a pas de magasins ouverts. »

Comme vous pouvez le voir, je suis loin d'être un géant, et Dumas en est un. Je le lui fis observer, mais il ne me répondit même pas. Il avait aperçu trois ou quatre paires de bottes sous la table de toilette, et, en un clin d'œil, il avait choisi la meilleure paire, l'avait enfilée, me laissant ses vieilles chaussures absolument usées, mais que je conserve chez moi dans ma bibliothèque.

Je les montre à mes visiteurs comme le mille-unième volume d'Alexandre Dumas.

Du moment où il eut pris mes bottes, nous fûmes aussi bons amis que si nous nous étions connus depuis nombre d'années ; Dumas, lui, me tutoyait comme si nous avions été à l'école ensemble.

7. – Le récit du jeune du Chauffault, ici et par la suite, est publié dans les *Cahiers Alexandre Dumas* n° 25, p. 192, texte tiré de *An Englishman in Paris* par Albert Dresden Vandam, London, Chapman & Hall, 1892, vol. 1, p. 80-83 et traduit en français par *Un Anglais à Paris*, éd. Plon, Nourrit et Cie, 1893, vol. 1, p. 72-74.

« Vous allez à Joigny ? lui dis-je. J'y connais pas mal de monde.

- Tant mieux, car je vais t'emmener avec moi. »

N'ayant pas à aller plus loin que Joigny, et voyageant dans la voiture de mon nouvel ami, je ne jugeai pas nécessaire de me munir d'un supplément de fonds ; j'avais cinq ou six cents francs dans ma poche. »

Du Chauffault raconte encore comment Dumas le submerge d'anecdotes et légendes pendant tout le voyage, comment à Villevallier il lui demande : *« Tu as 20 francs de monnaie ? »* et qu'il accepte de payer pour le candidat, comment il paie de la même façon les 30 francs dus au postillon ; comment il paie la location du théâtre de Joigny pour la réunion électorale ; comment enfin Dumas à la sortie de la réunion invite à dîner à l'hôtel du Duc de Bourgogne tous ceux qui s'étaient trouvés sur son chemin et qu'on lui présente aussi la note qu'il honore.

Dumas a un tel don de sympathie que du Chauffault termine en disant :

« Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir eu, ce matin-là, dix mille francs dans ma poche, afin de prolonger mon voyage une semaine ou deux... Je rentrais à Sens ravi de l'avoir vu, d'avoir parlé avec cet homme de génie qui est plus riche que tous les millionnaires car, ne s'inquiétant de rien, il ignore les soucis d'argent. Trois mois après, l'éditeur de Joigny tirait sur moi pour cent francs de bulletins de vote que je n'avais jamais commandés, mais dont j'acquittais la traite aussi joyeusement que toutes les autres factures. J'ai conservé cette traite avec les vieilles bottes ; ce sont les souvenirs des deux premiers jours de mon amitié avec ce bien cher ami. »

C'est à Joigny que se placent divers épisodes comiques ; par exemple on raconte que, invité chez le procureur du Tribunal, il endormit par hypnose une certaine madame B., non identifiée. À Paris, dans le *Charivari*, le dessinateur Cham reprend cet épisode en faisant parler l'hypnotisée :

La somnambule : « - Ah il est nommé [c'est-à-dire élu] !... Je le vois !...

M. Dumas : - C'est moi bien sûr qu'elle voit...

La somnambule - Ah ! le beau blond ! le beau blond !! »

L'épisode le plus fameux de cette première campagne électorale de Dumas dans l'Yonne, c'est, toujours à Joigny, celui du pont sur l'Yonne.

En sortant de sa réunion électorale ou du dîner à l'hôtel du Duc de Bourgogne qui est sur le quai rive-droite, Dumas s'engage sur le pont et là retrouve trois personnes



M. DUMAS PRÉPARANT SON ÉLECTION.

La somnambule. — Ah ! il est nommé !... Je le vois !...
 M. Dumas. — C'est moi bien sûr qu'elle voit !...
 La somnambule. — Ah ! le beau blond ! le beau blond ! !

Caricature de Cham pour "Le Charivari" (1848)

qui l'avaient agressé verbalement dans la réunion électorale :

« Vous vous prétendez républicain, n'est-ce pas ? Or vous vous faites appeler marquis de La Pailletterie et vous avez été secrétaire du duc d'Orléans ! »

Dumas avait répliqué qu'il avait le droit de porter le nom de son grand père mais qu'il était fier aujourd'hui de s'appeler Alexandre Dumas tout court et d'être connu dans le monde entier, même à Joigny, sous ce nom.

Il ajouta que, bien que républicain tout comme son père le général Dumas qui se fâcha pour cela avec Napoléon, il gardait un pieux souvenir du

défunt duc d'Orléans, ancien colonel du régiment de Joigny et jeune homme aimé de toute la France pour ses grandes qualités de cœur.

Mais là, les reconnaissant sur le pont, il saisit à bras le corps le plus grand et le met en surplomb au-dessus la rivière, par-dessus le parapet en menaçant de le jeter à l'eau s'il ne s'excusait pas. Et le citoyen, terrorisé, s'excuse sans que les deux autres aient osé venir à son aide. Dumas le relâche en disant :

« J'ai tenu à te prouver que mes mains d'aristo valaient bien les tiennes. Et maintenant allez au diable, toi et tes compagnons d'ivrognerie ! »

Cet épisode jovinien a été souvent conté, par Dumas de son vivant et par ses multiples biographes. Après Joigny, l'écrivain-candidat poursuit sa tournée électorale par Tonnerre, Avallon, Vézelay et Auxerre. Il retrouve partout les mêmes critiques portant sur ses liens avec la famille Orléans.

On le dit plus orléaniste que républicain, plus marquis que roturier. Pourtant, dans sa proclamation de foi électorale pour l'Yonne, dès le 29 mai 1848, il avait écrit :

« Citoyens,

Je suis le fils du général républicain Alexandre Dumas, l'un des plus purs enfans (sic) de la première révolution.

Je suis l'auteur des Mousquetaires c'est-à-dire d'un des livres les plus empreints du cachet national, et de la couleur française qui existent dans notre littérature.

À ces deux titres, je sollicite votre voix comme représentant du département de l'Yonne... »

Pour Auxerre, il décrit bien son auditoire, de six cents trente personnes selon lui :

« Auxerre m'a paru seul présenter un aspect terroriste et communiste ; mais dans la proportion de trente à six cents : vous voyez que ce n'est pas bien dangereux. »⁸

Mais plus tard, en 1857 dans son journal littéraire *Monte-Cristo*, il parlera de « Plus de trois mille personnes dans une espèce de salle de danse »⁹ [c'est la rotonde Cheminant selon *L'Union*, journal d'Auxerre]. Il raconte aussi comment un auditeur l'avait sifflé et comment il avait rétorqué :

« Monsieur, je permets qu'on siffle mes œuvres, mais pas ma personne. Votre nom et votre adresse s'il vous plaît ? » Il n'y aura pas de duel car l'insolent interrupteur se défile. Dumas raconte encore comment en défendant son amitié pour le jeune duc d'Orléans, mort d'accident de calèche en 1842, il avait fait pleurer toute l'assistance et comment alors un vieux prêtre lui promit les voix des électeurs de sa paroisse de Maligny, canton de Ligny-le-Châtel. Jouant encore sur la fibre religieuse du public, il déclare : « J'ai un grand aveu à vous faire, je suis religieux et j'aime les prêtres. J'ai été élu dans le village par mon curé. »¹⁰

Finalement le 7 juin les deux candidats proclamés élus pour l'Yonne sont le docteur Germain Rampont-Léchin (natif de Chablis, médecin établi à Leugny), avec près de 19 000 voix sur 37 000 votants et Louis-Napoléon Bonaparte avec plus de 14 000 voix, mais le prince est élu simultanément dans quatre départements (Seine, Charente-Maritime, Corse et Yonne), renonce à son siège de l'Yonne avant de renoncer même à siéger à l'Assemblée constituante. Alexandre Dumas quant à lui ne recueille que 3 458 voix, très loin donc derrière les représentants élus : il a sans doute dans l'Yonne, comme ailleurs, plus de lecteurs que d'électeurs. Si on observe canton par canton, on constate qu'il a obtenu un nombre presque honorable de voix dans les villes : plus de 500 voix à Sens, 230 à Joigny, 312 à Avallon, mais presque rien dans les cantons ruraux, une voix à Saint-Fargeau, trois à Cerisiers, etc., avec une seule exception : 469 voix dans le canton de Ligny-le-Châtel où il arrive en

8. — *Cahiers Alexandre Dumas* n° 25, p. 337 et 188. Dans *L'Yonne sous la Deuxième République*, op. cit. note 1, Denis Martin reproduit, pp. 232-233, un récit amusé de Friedrich Engels contant son passage à Auxerre en novembre 1848 : « C'était toute la ville qui était décorée en rouge. Et quel rouge ! Le rouge sang le plus indubitable et le moins voilé colorait les murs et les escaliers des maisons, les blouses et les chemises des gens ; des fleuves rouge foncé emplissaient même les caniveaux et tachaient les pavés... » Puis notre auteur explique ce rouge : la récolte 1848 est si bonne et de telle qualité que les vignerons ont vidé dans la rue plusieurs tonneaux de la cuvée 1847 pour faire place au « vin nouveau qui, il est vrai, offrait de tout autres perspectives à la spéculation ». Donc Auxerre ville rouge, mais rouge bourgogne !

9. — « Journal de campagnes » p. 62, citant le journal *Monte-Cristo* du 20 août 1857.

10. — *Idem, ibidem*, p. 55 et *Cahiers Alexandre Dumas* n° 25, p. 357 et suivantes.

seconde position, parce que le curé de Maligny avait fait voter pour lui toutes ses ouailles¹¹. Claude Schopp met en relation les résultats de Dumas en ville avec le degré de pénétration du livre et du journal dans le département.

Un article de *La Fraternité de l'Yonne*, journal de Tonnerre, décrit ainsi la première aventure électorale de Dumas dans l'Yonne :

« Monsieur Dumas a été trop dévoué à la dynastie déchue pour l'être à la république... En vain il nous crierait qu'il est plus républicain que n'importe qui; malgré tout le respect que nous avons pour son caractère, nous lui crierons: "Tous les candidats nous disent la même chose, monsieur, c'est dans le rôle." »

« En somme, nous estimons beaucoup Monsieur Dumas comme homme de lettres mais nous le repoussons de toutes nos forces comme représentant du peuple... »

Dumas n'a pas regagné tout de suite Paris car il attend la renonciation de Louis-Napoléon Bonaparte dans l'Yonne, annoncée courant juin. Il est resté quelques jours à Saint-Bris, chez le notaire Louis Charpillon, pour chasser, manger et boire du bourgogne Saint-Bris, enfin pour préparer une nouvelle candidature, la date de la nouvelle élection étant fixée à septembre.

Pour cette seconde élection, c'est de Paris qu'il adresse à la presse de l'Yonne quelques proclamations et articles :

« Citoyens,

Pour la seconde fois je me présente à la candidature dans le département.

Aux dernières élections, quoique je n'aie pas eu le temps de faire connaître ma candidature, quoique je n'aie fait en quelque sorte qu'apparaître dans le département, vous m'avez honoré d'un suffrage de plus de 3 000 voix¹²[...]

Le socialisme s'agite.

Le communisme fait des progrès.

La République rouge rêve un autre quinze mai [invasion populaire violente de l'Assemblée constituante par des porteurs de pétitions en faveur d'une aide à la Pologne], espère une autre insurrection de juin [Journées parisiennes des 23, 24, 25 et 26 juin qui ont des répercussions dans l'Yonne, à Auxerre, Joigny, Sens]...

Chacun doit donc, en se présentant aux suffrages de la France, faire connaître sous quelle bannière il marchera...

Mes amis politiques seront ceux dont les chefs me recommandent à vous...

Ce sont Thiers, Odilon Barrot, Victor Hugo, Napoléon Bonaparte...

Ce sont les hommes que j'appelle l'Ordre. »¹³

11. – *Idem, ibidem*, p. 56.

12. – Dans une autre déclaration, il dit : « Lors de ma première candidature, vous m'avez honoré d'un suffrage de près de 4 000 voix » (Cahiers Alexandre Dumas n° 25 p. 342).

13. – « Journal des campagnes » p. 60.

C'est donc de façon tout à fait claire en républicain d'ordre, adversaire déclaré des démocrates socialistes, qu'il se présente cette fois. Il fait d'ailleurs publier fin août ou début septembre une lettre de soutien à sa candidature signée par Adolphe Thiers, le chef de ce qu'on appelle le « parti de l'ordre », et une autre de Victor Hugo. Il est clairement adversaire des rouges « démoc-socs », position annoncée par ses liens avec Louis-Napoléon (liens maintenus jusqu'au-coup d'État, mais pas au delà).

Il trouve dans l'Yonne d'autres adversaires parmi ses concurrents, comme ce Frédéric Gaillardet, avocat natif de Tonnerre, avec lequel il est en conflit depuis 1832, avec même un duel en 1834 et plusieurs procès pour la paternité de la pièce *La Tour de Nesle* ; Gaillardet, « nègre » de plume de Dumas, n'était pas, quant à lui, ce qu'on appellerait aujourd'hui un « parachuté », il était bien enraciné dans le département.¹⁴

Mais dès le 2 septembre, Louis-Napoléon Bonaparte annonce, depuis Londres, qu'il se présente à nouveau dans l'Yonne et dans d'autres départements où des sièges sont à pourvoir. Dès le 9 septembre, le *Sénonais* annonce le retrait de Dumas, qui ne veut pas se présenter contre le prince, car il a pour lui ce qu'il appelle une « respectueuse amitié ». En effet, comme bien d'autres, il lui avait rendu visite, pendant huit jours, au Fort de Ham où Louis-Philippe l'avait enfermé après sa tentative manquée de prise du pouvoir à Boulogne-sur-Mer¹⁵. Dumas précise cependant que si le prince choisissait un autre département et que l'élection devait être reprise dans l'Yonne, il s'y présenterait à nouveau.

Le 17 septembre 48, le prince est à nouveau élu dans l'Yonne avec plus de 42 000 voix (et dans quatre autres départements), devant un républicain qui n'en a que 28 000, Frédéric Gaillardet 1184 et Dumas 17 seulement, mais il s'était retiré.

Le prince se désiste à nouveau de son siège de l'Yonne, optant pour la plus prestigieuse Seine, et une nouvelle élection est donc organisée, le 26 novembre. La lassitude fait qu'il n'y aura que 21 000 votants au lieu de 80 000 en septembre. Dumas se présente, mais sans entrain et sans venir sur place. Le prince Jérôme Bonaparte se présente lui aussi, puis décide de se présenter en Charente-Maritime et d'abandonner l'Yonne. Finalement c'est le royaliste

14. – « La collaboration de Félix Gaillardet aura été beaucoup moins longue que celle, plus fameuse, liant Dumas à Auguste Maquet (Claude Schopp, *Dictionnaire Dumas*, et Gustave Simon, *Histoire d'une Collaboration. Alexandre Dumas et Auguste Maquet*, Éditions Georges Crès et Cie, 1919).

15. – « Juliette Glickman, dans *Louis-Napoléon prisonnier. Du fort de Ham aux ors des Tuileries*, éd. Aubier, collection historique, 2011, montre bien comment le prince prisonnier, recevant maints visiteurs, écrivant et publiant beaucoup, a construit son personnage de prince persécuté pour ses idées avancées ; Dumas, comme beaucoup d'autres écrivains et hommes politiques, vint donc lui rendre visite.

Claude-Marie Raudot qui est élu, avec 7344 voix, devant deux bonapartistes et un démocrate-socialiste (5729, 4456 et 4255 voix) tandis que Dumas, loin derrière, n'en reçoit que 363... Certes Raudot est un Avallonnais, un homme de la *localité*, activement soutenu par une Église apeurée par les mots des démocrates-socialistes.

Ce qui restera de ces équipées icaunaises pour Dumas, ce sont quelques amis comme Charpillon, le notaire chez qui il vient chasser, ou le jeune du Chauffault, de Sens, et puis le goût de la région dont il parle à l'occasion dans ses journaux, en particulier dans *Le Monte-Cristo* («*journal hebdomadaire de romans, d'histoire, de voyage et de poésie par Alexandre Dumas seul*» dit le titre), puis dans le *Mousquetaire* où il décrit une retraite illuminée d'Auxerre dans les années 1850 ou 60 et parle d'aventures de chasse. Mais ses piètres résultats ont sans doute contribué à l'éloigner de la politique, un art pour lequel il était moins fait que Victor Hugo. Son attachement affectif aux Orléans, la concurrence du prince Louis-Napoléon, alors son ami, ainsi que son ignorance avérée et avouée du terrain, du «local», sont autant de facteurs qui l'ont bien desservi pour ces élections à l'Assemblée constituante de 1848. Se dessine bien dans l'Yonne l'image alors séduisante et floue du prince à la fois neveu, persécuté par le régime défunt, républicain d'ordre et extincteur du paupérisme.

Quant à Dumas, disons que ses échecs icaunais l'éloignèrent de la politique, pour le plus grand profit de la littérature. Félicitons donc les électeurs du département...



